

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE SERVICE
D'ACTION PSYCHOLOGIQUE ET D'INFORMATION

GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE ET ARME PSYCHOLOGIQUE

La Conférence " Guerre révolutionnaire et Arme psychologique " a été prononcée sans texte écrit le 2 Juillet 1957 par le Colonel LACHEROY, Chef du Service d'Action Psychologique et d'Information de la Défense Nationale devant 2.000 Officiers de Réserve de la 1^{re} Région Militaire réunis dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Pour répondre à de nombreuses demandes, un texte de cette conférence a été établi ultérieurement à l'aide de l'enregistrement magnétique réalisé au cours de la séance ; ainsi s'explique le caractère spontané et le style direct de ce document. Il semble malgré certaines imperfections devoir être utile à ceux qui s'intéressent au développement de l'Arme Psychologique.

2 Juillet 1957

Mon Général,

Messieurs,

J'ai accepté avec beaucoup de plaisir de venir prendre la parole aujourd'hui devant vous. Dans le cycle des cours et conférences qui vous sont faites il était normal que votre attention fut appelée sur une forme de guerre un peu nouvelle et sur une arme particulière adaptée à cette guerre nouvelle, je veux dire la guerre révolutionnaire et l'arme psychologique. J'ai lié dans mon exposé ces deux questions car si l'arme psychologique peut et doit être mise en œuvre dans toutes les guerres, c'est dans celle de style révolutionnaire qu'elle trouve sa place de prédilection.

Lorsque la bombe d'Hiroshima paracheva l'écrasement du Japon, lorsque, sur le cuirassé Amiral Missouri, dans le Pacifique s'abaissa le rideau sur une tragédie qui avait commencé six ans plus tôt aux frontières de Pologne, on pouvait penser que l'art militaire allait prendre une nouvelle forme tenant beaucoup moins compte que par le passé des valeurs humaines, que nous allions vers la guerre à presse-boutons ». Or, depuis cette date, c'est-à-dire depuis douze ans, il y a eu tous les jours des officiers et des soldats Français qui sont morts sur un coin du globe, pour leur Patrie, et ce n'était pas à une guerre « presse-boutons » qu'ils avaient à faire face, mais à 'des formes variées de conflits, conflits insurrectionnels, guerres idéologiques, etc.. c'est-à-dire en fin de compte à des « guerres révolutionnaires » et l'on s'apercevait — plus qu'à aucune autre époque et plus que dans toute autre forme de conflit — que les valeurs humaines s'y révélaient prépondérantes.

I. - QU'EST-CE QUE LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE

Je voudrais, avant de la définir, tracer le cadre de cette guerre révolutionnaire et vous en faire sentir toute son importance. Pour cela je vais vous raconter deux anecdotes. _____

La première est personnelle. J'allais partir en Indochine et j'étais allé dire au revoir à mes Chefs ; l'un d'eux me dit ceci :

« Vous allez partir en Indochine, c'est bien ; vous allez faire votre devoir d'officier supérieur, mais retenez » bien ce que je vais vous dire : A votre grade, à votre âge, avec votre formation antérieure, vous n'avez plus rien à « apprendre là-bas. Rien à apprendre sur le plan stratégique car vous aurez affaire à une **stratégie de fourmis** qui est « complètement dépassée dans les guerres modernes. Rien à apprendre sur le plan de la tactique car vous aurez affaire « à une **tactique périmée** qui s'apparente davantage aux guerres de 70 et de 14-18, qu'à celle de 39-45 pourtant déjà « si périmée — rien même à apprendre sur le plan de **l'emploi des armes** car c'est un pays où on les emploie à contre-sens. On m'a dit — disait-il — (car il n'y était pas allé) qu'on employait les blindés par unités relativement modestes « comme le peloton ». (Il avait raison : moi, je les ai employés par patrouilles !)

Or, nous sommes un certain nombre qui sommes revenus de cette aventure et qui, nous penchant sur un passé encore récent, disons qu'aucune période de notre carrière militaire n'a été aussi formatrice, parce qu'aucune d'elle ne nous a amenés à ce point à repenser les problèmes, à faire une croix sur les formules qu'on nous avait données, à découvrir chaque fois des idées et des solutions nouvelles.

L'autre histoire — (est-elle vraie ou imaginée ? peu importe) — situons-là, si vous le voulez bien, dans un aréopage international qui se réunit une fois par an pour décider de la défense du monde occidental, compte tenu, des dernières nouveautés dans le domaine des effectifs et dans celui de l'armement nucléaire. Très rapidement, la conversation entre les 17 Nations participantes tournait à un dialogue entre les deux seuls possesseurs de la bombe atomique, les Anglais et les Américains. Le représentant de la France tapotait sur la table d'un air un peu absent. Quand son tour fut venu de dire ce qu'il pensait des décisions prises, il a répondu : ((Rien ». Ce brillant aréopage en a été frappé de stupeur. « Vraiment, Général, vous ne pensez rien ? alors que toutes les Nations du Centre-Europe sont derrière vous.... ? » Non, a-t-il répliqué, mais pardon, je n'ai pas dit que je n'avais rien à dire, j'ai dit que le sujet tel que vous veniez de le traiter ne m'intéressait pas ; j'ai cependant quelque chose à dire et je vais le faire sous forme de sketch comme il est de tradition dans les milieux anglo-saxons lorsqu'on discute de problèmes sérieux. Je vais vous faire, moi tout seul, le sketch de Boulganine et de Krouchtchev qui parlent ensemble lorsqu'ils viennent d'apprendre par le menu la conférence que nous venons d'avoir ici.

« Boulganine dit à Krouchtchev : « ils ont fait là-bas un bien joli krieg-spiel, seulement, nous, on s'en moque de la bombe atomique : on ne remploiera pas ». « Oui, dit Krouchtchev la bombe atomique, on ne l'emploiera pas, c'est exact, mais ils ont pris une décision très grave, celle de se servir de la bombe atomique les premiers, si on les attaquait ». « On s'en moque dit Boulganine, on ne les attaquera pas ». « Comment, dit Krouchtchev, on ne les

attaquera pas ». « Comment, dit Krouchtchev, on ne les attaquera pas ? Alors, on trahit ? On trahit Lénine ? On trahit l'expansion du communisme dans le Monde ? » Non, rassure-toi, on ne trahit rien du tout. Il y aura toujours la guerre. Mais nous, parce que nous sommes communistes, parce que nous sommes habitués à ce régime et à ses formules, parce que nous avons une avance considérable dans ce domaine, nous saurons, nous, mener une guerre qui sera toujours au-dessous du niveau de la guerre généralisée, au-dessous du niveau de la bombe atomique. Nous en tirerons les ficelles : nous savons comment faire. Nous la ferons par personne interposée. Il n'y a aucun intérêt à ce que notre drapeau soit en tête dans cette aventure. Et naturellement, nous essaierons de l'appliquer aux maillons qui nous paraissent les plus faibles, c'est-à-dire d'abord les maillons de la chaîne de l'empire colonial français et de l'empire colonial anglais». Enfin, il ajoutait pour conclure: «dans ce domaine des guerres dites coloniales, nous avons une chance inespérée : nos adversaires les plus puissants, les Américains, vont être nos alliés ».

Voilà, je crois, défini le problème d'une guerre nouvelle, guerre latérale, guerre révolutionnaire et c'est en fin de compte — vous le sentez déjà, rien que par ces deux premières anecdotes — sous cette forme-là qu'est en train de se décider en ce moment et dans les vingt années qui vont venir, le destin du globe.

Dans ce domaine, nous avons probablement une avance parce que nous avons souffert déjà et depuis plus longtemps que les autres. Et que constatons-nous ? Nous constatons que, par exemple en Indochine, (mais quand je pense Indochine, je pense Afrique du Nord et je pense ailleurs....) nous avons disposé tout de même d'une certaine supériorité de commandement sur l'adversaire qui nous était opposé, ou si vous le voulez, soyons plus modestes, nous avons au moins disposé d'une supériorité de transmission de commandement. Nous avons disposé aussi et nous disposons encore d'une large supériorité en infanterie ainsi qu'en artillerie et dans les domaines de l'Air, de la Marine et de l'Arme Blindée nous avons la suprématie absolue puisqu'aussi bien notre adversaire n'avait et, n'a encore ni avi'on, ni navire, ni char. Et cependant, nous avons été tenus en échec — c'est le moins qu'on puisse dire — et nous ne sommes pas les seuls à nous être trouvés ainsi à peu près à la même époque dans les mêmes conditions. Dans certaines phases de la guerre de Corée, les Sud-Coréens et des Américains ont été, eux aussi, tenus en échec par des troupes nord-coréennes ou chinoises, qui étaient beaucoup moins armées, beaucoup moins bien équipées, beaucoup moins bien soutenues et qui, à l'égard de ces forces d'élite, ressemblaient davantage à des troupes ou à des bandes.

Nous avons vu aussi, Tchang Kaï Chek - un des cinq grands du monde — Tchang Kaï Chek, qui avait 8 années durant, fait front à l'Empire du Soleil Levant..., Tchang Kaï Chek qui était un champion de la civilisation occidentale, qui disposait du soutien inconditionnel des Etats-Unis, l'homme enfin qui a terminé la guerre avec la plus forte infanterie du monde, être, lui aussi, balayé du continent chinois par Mao Tse Toung qui — au départ — ne disposait pas du dixième des forces qui pouvaient lui être opposées.

En Indochine, comme en Chine, comme en Corée, comme ailleurs, nous constatons que le plus fort semble battu par le plus faible.

Pourquoi ? Parce que les normes qui nous servaient à peser les forces en présence, ces normes traditionnelles, sont mortes. Nous avons à faire face à une forme de guerre nouvelle, nouvelle dans ses conceptions et nouvelle dans ses réalisations. C'est cette forme de guerre qui est celle que nous appelons « la guerre révolutionnaire ».

II. - CARACTÈRES DE LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE

En quoi diffère-t-elle de celle que nous avons connue ?

En ceci, que non seulement elle marque une étape de plus mais une immense étape en direction de cette guerre totale vers laquelle semble inéluctablement, hélas, s'acheminer le Monde. **Totale** parce que non seulement elle mobilise vers cet effort de guerre toutes les puissances industrielles, commerciales, agricoles d'un pays, mais aussi parce qu'elle prend et pousse dans l'effort de guerre tous les enfants, toutes les femmes, tous les vieillards, tout ce qui pense, tout ce qui vit, tout ce qui respire avec toutes leurs forces d'amour, toutes leurs forces d'enthousiasme et toutes leurs forces de haine et qu'elle les jette dans la guerre. C'est là le facteur nouveau. **Guerre totale** parce qu'elle est une guerre qui prend les âmes comme les corps et les plie à l'obéissance et à l'effort de guerre.

Le premier qui ait analysé cette forme de guerre révolutionnaire, c'est sans doute Mao Tse Toung. Avant lui, Lénine, Liddel Hart, Lawrence, s'étaient déjà penchés sur ce problème et en avaient déjà esquissé les grandes lignes.

Cependant, c'est probablement Mao Tse Toung qui, lorsqu'il a écrit « la Stratégie de la guerre révolutionnaire en Chine » — pour les officiers supérieurs de l'Armée Rouge en 1936 — a le mieux posé les principes de cette guerre révolutionnaire et le principe premier est celui-ci :

« Personne n'aurait l'idée de diriger une guerre sans en connaître les lois. Or, à côté de la guerre traditionnelle, il y a la guerre révolutionnaire qui a ses caractéristiques, ses lois spécifiques. Si on ne les connaît pas, il n'y a aucune chance dans une guerre de ce genre de remporter la victoire ».

A propos de l'Algérie, certains ont pu dire: « la mission qui est dévolue aux forces de l'Armée française en Afrique du Nord est la même que celle qui est toujours dévolue aux armées dans tous les conflits : c'est la destruction des forces armées adverses ».

Ce faisant, Messieurs, je m'en excuse, on commettait une erreur fondamentale.

Ne me faites pas dire que la destruction des bandes rebelles n'est pas une mission importante. Bien sûr elle l'est ! Il y aura encore de belles heures pour les condottières et les coureurs de Croix de guerre. Mais dans la guerre révolutionnaire, là n'est pas le problème numéro 1.

Le problème N° 1 c'est la prise en main des populations qui servent de support à cette guerre et au milieu desquelles elle se passe. Celui qui les prend ou qui les tient a déjà gagné. Un jour ou l'autre il aura raison, parce que les fluctuations de la guerre peuvent amener des éléments amis à se replier et des éléments adverses à s'enfoncer dans le pays ; où qu'ils aillent, ces derniers auront affaire à une population effectuant une « guérilla » de plus en plus active, de plus en plus ardente, amenant l'adversaire à s'éparpiller sur ses lignes de communication jusqu'au jour où il n'aura plus, pour le combat, que des têtes d'avant-garde. Si l'une d'elles est bousculée, avec une action psychologique bien menée, le repli ou l'écrasement de ce seul morceau entraînera le repli et l'écrasement de tout le reste.

C'est encore Mao Tsé Toung qui disait, lorsqu'il examinait les facteurs constants de la guerre révolutionnaire :

« J'en distingue cinq, mais le premier est le plus important des facteurs constamment agissant, c'est la **solidité de l'arrière** ». Il disait encore : « La solidité de l'arrière passe avant le nombre et la qualité des divisions, elle « passe avant l'armement de ces divisions et elle passe avant les capacités d'organisation des Cadres de l'armée ». Et encore cette phrase qui hélas se vérifie : « Lorsqu'il faut passer à la contre-offensive, on doit peser les facteurs qui « sont naturellement : l'ennemi, le terrain, la mission, les moyens : mais **il n'y en a qu'un en fait qui soit** essentiel et « absolument nécessaire dans tous les cas, c'est la **solidité de l'arrière**. S'il n'y a pas celui-là ce n'est pas la peine de « commencer ».

Voilà, Messieurs, le premier principe de base de guerre révolutionnaire qui est une guerre avec la masse et où la masse est à prendre.

III. - TECHNIQUES DE LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE

Cette masse, comment la prend-on ?

Là encore, je voudrais pouvoir dire que tout est idéologique. Ce serait plus rassurant pour nous. Malheureusement, il n'en est rien : tout cela c'est d'abord et avant tout du domaine des techniques.

Je vais vous parler d'abord de la technique de prise de possession des personnes physiques puis de la technique de prise de possession des âmes ou — comme ce mot là est banni du vocabulaire adverse de la technique (ou des techniques) du moral.

I. — PRISE DE POSSESSION DES PERSONNES PHYSIQUES :

Cette prise de possession des personnes physiques se fait essentiellement par le système des hiérarchies parallèles. En pays sous régime adverse, il n'y a pas d'être libre. Je veux dire qu'on ne peut pas être tout simplement comme chez nous : une femme, un enfant, un vieillard. Chez l'adversaire l'être humain n'est et ne peut appartenir qu'à trois catégories : ou il est militaire, ou il est fonctionnaire, ou il est membre d'une association d'Etat.

S'il est militaire ou fonctionnaire le problème de son loyalisme à l'égard du Gouvernement ne se pose pas, vous le pensez bien. Où qu'il soit, dans une formation militaire ou dans un bureau, il sera sous l'œil d'un représentant du parti ou tout simplement de -ses camarades qui considéreront de leur devoir ou d'un opportunisme intelligent de dénoncer la moindre défaillance.

Mais, direz-vous, s'il est cent pour cent civil ? Il sera d'office, de la naissance à la mort, inscrit dans une des associations d'Etat reconnues. Dans le pays vietminh on pouvait être jeunesse masculine, jeunesse féminine, vieil lard, paysan ou non paysan. C'était en général les 5 formules possibles. Il y avait de temps en temps des formules particulières : catholiques résistants, syndicalistes du caoutchouc, etc..... toutes formules annexes ; mais essentiellement, il y avait 5 associations d'Etat. Elles regroupaient toute la population depuis la naissance jusqu'à la mort. Ainsi quand un garçon vient au monde, il est inscrit dans les jeunesses masculines et il est destiné à finir dans l'association des vieillards : jusqu'à son enterrement, il sera embrigadé et suivi.

Je vous expliquerai tout à l'heure les raisons de cette formule qui veut être globale, retenez d'abord qu'il y a ainsi une **première hiérarchie d'association**. C'est une hiérarchie, car du village elle monte au canton, à la sous-préfecture, à la préfecture, jusqu'à l'Etat. Un état-major à chaque échelon anime l'échelon subordonné et reçoit ses directives de l'échelon supérieur.

Mais, l'individu, en tant que membre d'un village appartient à une deuxième hiérarchie, la hiérarchie que nous connaissons tous, qui est la **hiérarchie territoriale** avec le village, le canton, la sous-préfecture, etc....

Ces deux hiérarchies montent parallèlement, du village jusqu'au sommet comme tous les montants d'une échelle. Elles sont présentes à tous les échelons. Aucune de ces deux hiérarchies ne donne d'ordre à l'autre, aucune n'est supérieure à l'autre, elles ont chacune leur zone d'action, mais à tous les échelons, elles se notent mutuellement.

Ce système d'encadrement des personnes physiques, nos adversaires, qui l'ont mis au point partout, sont arrivés à lui donner son efficacité maximum.

Vous me direz : « Nous aussi nous avons une hiérarchie territoriale ». Oui, elle connaît au départ le Maire et le Conseil Municipal. Mais reconnaissons que le Maire et le Conseil Municipal sont au total un ensemble dont l'autorité est tout de même relativement débonnaire ; c'est un ensemble collectif où tout le monde discute collectivement de tout mais où personne n'est individuellement responsable de rien.

Dans l'organisation adverse, à ce système collégial, collectif, se substitue le système de la responsabilité individuelle. Il y a un trio qui assure la direction au sommet, l'éternelle « troïka » de tous les systèmes communistes, puis au-dessous, les responsables : responsable des effectifs, responsable de la jeunesse, responsable de la propagande, etc. Chacun a son domaine. Le responsable « effectifs », par exemple, tient le contrôle des habitants, maison par maison. C'est lui qui donne les autorisations pour sortir du village, c'est lui qui contrôle les sorties à l'hôpital, c'est lui qui tient le contrôle des morts et des naissances : au total, on ne peut pas vivre, naître, être malade ou mourir sans un système comme celui-là, sans être contrôlé.

Ceci vous permet de comprendre en passant combien il nous était difficile d'introduire des agents dans un pareil système non pas que nous ne leur donnions de magnifiques passes munis de beaux cachets ! Mon Dieu, nous avons eu des passes et des cachets qui étaient aussi vrais et authentiques que ceux de l'adversaire ! Mais ils ne servent à rien dans un système comme celui-ci. Au bout de très peu de temps, le corps étranger qui s'était introduit dans le système ressort comme un abcès sous la peau. Nous n'avons guère eu d'exemple d'agent qui subsista plus de trois mois en zone adverse.

Voilà pour l'efficacité de cette hiérarchie territoriale et vous notez en passant qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à des formules que nous, soldats, nous connaissons bien, c'est la formule de tous les états-majors de toutes les grandes armées modernes avec un chef et un état-major, avec un premier bureau, un deuxième bureau, un troisième bureau et un quatrième bureau. Et ceci dès l'échelon du village, puis au-dessus avec les mêmes bureaux et les mêmes classifications. Je souligne en passant que le premier bureau suit les effectifs, chez eux comme chez nous, dans l'armée. Si cette organisation s'est adaptée au milieu civil, c'est qu'elle a fait ses preuves et montré depuis longtemps qu'elle était de beaucoup la plus efficace.

Quant à la hiérarchie d'association, tout a été fait pour sa pleine efficacité. Vous pensez, Messieurs, que ces associations, en fin de compte, regroupent les êtres humains un peu selon les mêmes goûts, les mêmes sexes, les mêmes désirs, les mêmes appétits, les mêmes besoins. Autrement dit, dans le premier cas, vous avez pris les gens globalement, l'homme dans sa famille, la famille dans son groupe de maisons, le groupe de maisons dans son village. Dans le deuxième cas vous redécoupez les gens autrement, vous les découpez par individu, vous les considérez en tant qu'homme ou en tant que femme d'un certain âge et d'un certain niveau ou d'un certain milieu. **Cette relative homogénéité des associations fait qu'elles sont réceptives à une même propagande**. Ceci est très important ; nous avons vu quelques fois dans le même village, le même jour et presque à la même heure, le groupe des jeunesses masculines et le groupe des vieillards discuter de thèmes presque diamétralement opposés. A chaque terrain on adapte sa semence d'élection.

Pour prendre une comparaison qui nous est généralement plus familière, celle de la comptabilité, tout se passe dans le Système comme dans la comptabilité, en partie double : la hiérarchie territoriale, ce pourrait être ce grand livre sur lequel on porte dans l'ordre chronologique les recettes et les dépenses et puis les associations pourraient être ces registres particuliers suivant lesquels on ventile par chapitre et par article ces mêmes, recettes et ces mêmes dépenses. Ce procédé de comptabilité est bien connu, Messieurs, il est appliqué dans le monde entier parce que c'est lui qui permet de déceler le plus facilement les erreurs et de les situer.

C'est aussi ce qui fait sa force dans le système des hiérarchies parallèles. Il décèle les erreurs et très vite il les situe. Dans ces associations de jeunes en particulier, pensez comme il est facile, par le système de l'autocritique, de retourner les gens et de savoir ce qui se passe dans un village. Nous avons vu, un jour, un village dans lequel

venait d'avoir lieu une séance de jeunesse masculine. Nous l'avons fait recommencer pour nous, comme elle s'était déroulée moins de deux heures avant. Ce jour là le thème était, je crois « du loyalisme des parents ou des devoirs envers le loyalisme des parents. Celui qui servait de moniteur a repris sa place — il avait deux ans à peine de plus que les autres — et les gosses se sont remis devant leurs feuilles de papier : ils ont fait leur auto-critique... Le chef s'est approché de l'un d'eux, a pris sa feuille de papier, l'a lue et lui a dit « C'est bien mon petit, tu vois, tout ce que tu as mis là-dedans nous le connaissions, parce qu'on vous connaît tous jusqu'au fond de vous-même, mais tu vois comme il est bien, comme il est grand, comme il est généreux, que ce soit toi-même, qui, de ta propre main, a mis ça sur ce morceau de papier, c'est avec des disciplines comme celle-là que tu feras un jour un citoyen digne de notre Nation. Cependant (et c'est à ce moment-là que s'accusait plus qu'à aucun moment la comédie) cependant disait-il, réfléchis bien, il y a encore en toi quelque chose qui n'est pas tout-à-fait pur, qui n'est pas tout-à-fait net, fais un dernier effort vers la pureté, vers la netteté, dis-nous ce que tu as à dire, que je sais moi que tu as encore à dire, parce que je le connais, mais il faut que ce soit toi qui le dises, et tu verras après comme tu seras content » ; et le fils a dénoncé son père pour être parfaitement pur et s'il ne l'avait pas fait, un autre l'aurait fait pour lui et à ce moment-là il aurait été accusé du crime majeur d'avoir fait passer son devoir envers son père, avant son devoir envers le parti ou la Patrie du Parti.

Messieurs, ces deux formules de hiérarchie vous sentez déjà qu'elles plient les corps à l'obéissance et à l'effort de guerre. Cependant c'est ici un peu comme chez les topographes : avec deux visées on ne définit pas tout à fait un point. Pour être bien sûr qu'il soit en place on fait toujours une troisième visée. Là encore, on met une troisième hiérarchie, elle aussi parallèle aux deux autres. Seulement celle-là n'est pas totale, c'est une hiérarchie de sélection, c'est la hiérarchie du parti.

Cette hiérarchie n'admet pas plus que le dixième de la population adulte. C'est que l'on veut que ceux qui sont dedans, aient des avantages, bien sûr, mais aussi des responsabilités beaucoup plus grandes que les autres. Cette formule-là vous permet d'avoir, si vous voulez, ce que nous pourrions appeler un corps de contrôle — Corps de contrôle qui pratiquement tire toutes les ficelles, dirige toutes les têtes, toutes les activités militaires, civiles ou d'associations d'Etat. Ses membres du rang sont répartis partout, leur loyalisme est garanti par leur fanatisme, tenus qu'ils sont par l'intérêt et aussi par la crainte, car ne pas être du parti dans un régime comme celui-là, ce n'est pas grave, quand il n'y en a qu'un sur dix, mais en avoir été et ne plus l'être, ça c'est un arrêt de mort. Donc par ses membres du rang partout répartis, ce parti dispose d'un immense corps de contrôleurs qui le renseigne sur tout ce qui se passe.

Ainsi, solidement tenu et coincé dans ces trois hiérarchies parallèles, deux hiérarchies totales qui permettent une véritable comptabilité et une hiérarchie de contrôle, l'être humain ne peut plus bouger. Il est pris dans ce réseau et plié à l'obéissance et à l'effort de guerre.

II. — PRISE DE POSSESSION DES AMES :

Seulement, ce système ne serait pas total s'il s'en tenait là. Il y a des âmes aussi, c'est-à-dire comme je vous le disais tout à l'heure, il y a les énergies, il y a les volontés, il y a les enthousiasmes, il y a les puissances d'amour et de haine qui, elles aussi, sont à prendre. Cela non plus ne peut pas rester en dehors de la guerre. C'est dans ce domaine-là que s'emploient les techniques du moral ; là encore hélas ce sont des techniques et rien que des techniques. Si j'ai cependant voulu insister sur la prise de possession des personnes physiques, qui est exclue pour nous, dans notre système, c'est tout de même pour que vous touchiez du doigt, qu'en réalité, pour bien s'emparer des âmes, tout se passe comme si, dans un premier temps, il fallait d'abord être parvenu à bien contrôler les personnes physiques. Je vais prendre une comparaison : quand on tient bien un verre, voyez-vous, on verse dedans ce que l'on veut, mais si le verre tremble ou est tenu de travers, vous ne verserez pas beaucoup de liquide dedans.

Donc, il faut aussi prendre les volontés, les énergies, les enthousiasmes, les puissances d'amour et de haine, des enfants jusqu'aux vieillards, et les jeter elles aussi dans la bagarre.

Là encore, on opère par ces techniques du moral, et ces techniques, je ne peux pas vous les décrire toutes aujourd'hui. Elles ont d'ailleurs fait l'objet d'ouvrages bien connus, elles ont aussi fait leurs preuves dans un certain nombre de pays et il est facile de s'y référer, le livre le plus connu s'appelle « le Viol des Foulés » de Tchakotine. Il vous donne un certain nombre de recettes... Sans en arriver à ce viol des âmes, que je déteste, qui est mauvais, le service Psychologique ou les services psychologiques ont pensé à un certain nombre de formules qui vous seront plus ou moins développées dans les conférences suivantes et je ne désire pas déflorer le sujet de mes successeurs à cette tribune. Ce que je voudrais cependant, c'est vous donner deux modèles, le modèle d'une très grande formule . et puis une formule de détails.

Lorsqu'au pays Vietminh s'est posé le problème de prendre le pays tout entier et de le faire basculer dans le communisme et dans l'effort de guerre, comment notre adversaire a-t-il fait ? Au fond, les populations simples de cette péninsule asiatique étaient relativement peu préparées. La religion des génies, et le bouddhisme orientent peu les gens vers cela et les gens étaient naturellement réticents à ces formules totalitaires. Cependant, l'adversaire, qui a pris le problème, a commencé, suivant une formule bien connue, à trouver dans l'arsenal des mots, un mot qui

correspondre à peu près au but de guerre et qui sonne bien à l'oreille. Ils ont pris le mot « indépendance » DOCLAP en Vietnamien, et d'un seul coup tout a été DOCLAP. On ne pouvait pas ouvrir sa bouche sans commencer sa phrase par « DOCLAP ». Les médecins, c'étaient des médecins pour l'indépendance, le postier qui envoyait votre lettre, il était postier pour l'indépendance, il y avait DOCLAP sur le timbre-poste, toutes les émissions radio commençaient comme ça, tous les discours et tous les rapports d'officiers commençaient comme ça. Tout, à l'école commençait comme ça, DOCLAP, DOCLAP, DOCLAP partout.... Cependant, ce mot s'il entrait dans les crânes ne signifiait pas grand chose pour la masse ; en fin de compte il fallait tout de même meubler cette idée qui correspondait à peu de chose pour le brave homme de paysan de la rizière ou l'artisan du village. Jamais ni lui, ni son père, ni le père de son père, ni le père du père de son père ne s'était intéressé à cette question.

Pour remplir ce mot, on a cherché à introduire à côté, le mot « patriote » suivant une technique bien connue qui consiste lorsqu'un mot est entré dans le crâne des gens à accoler dans le même slogan et, côté à côté, le nouveau mot qu'on veut faire entrer dans les têtes. Là on était allé trop vite, les gens ne comprenaient pas davantage le mot « patriote », que celui d'« indépendance ». C'était une erreur, l'adversaire est revenu en arrière, dès qu'il s'en est aperçu, et il a, à ce moment-là, employé une formule qui est bien connue de notre parti communiste. Elle consiste lorsqu'un mot ou une idée risque de mal rentrer dans la tête des individus, à prendre son inverse, et puisque le mot « patriote » ne passait pas, on a lancé le mot « traître au Vietnam » (Vietzan) et alors on a accolé dans la même formule « DOCLAP et VIEITZAN », côté à côté, et on a lancé ça. C'était cette fois très bien choisi, car ce mot s'appliquait à un peuple étonnamment sensible au châtement infamant. Or, vous sentez que ce mot « traître » était lourd de menaces : il est entré d'un seul coup. Pour ne pas être accusé de ce mot « Vietzan », les gens seraient passés par un trou de serrure. On a vu des exemples frappants ; dans certains villages, lorsque le riz commençait à manquer chez l'adversaire dans la période qui a précédé la troisième bataille du delta, celui-ci a voulu faire sortir le riz des cachettes, il a lancé la formule : « celui qui ne vous donne pas son riz est un traître ». Pour ne pas avoir cette étiquette, on a vu sortir du riz de partout et croyez-moi, les paysans de ce pays sont comme tous les paysans de tous les pays du monde, ils sont aussi durs à la détente.

Cependant, il fallait quand même en arriver à l'idée de patriote parce qu'en fin de compte la crainte, c'est beau, mais l'enthousiasme c'est mieux que la crainte pour faire marcher les gens. Alors, on est passé au mot patriote, mais il est entré cette fois-ci dans le crâne des gens parce qu'il était l'opposé d'un mot qui y était déjà entré. A partir de ce moment-là, s'est répandu partout le catéchisme du bon patriote qui donnait en dix commandements ce qu'il fallait faire pour mériter cette épithète, et naturellement ce qu'il fallait faire c'était tout ce qui pliait les gens le plus impitoyablement vers l'effort de guerre et vers le soutien du régime. Cependant on n'en était pas encore arrivé au mot communisme, or, c'est là qu'on voulait arriver. La mission était confiée au service de la propagande avec la consigne : « Maintenant, ça y est, il faut y arriver, c'est à vous qu'on confie cette mission, à vous d'enlever la dernière position ».

L'affaire a été très adroitement menée. Ses préalables étant atteints, on a commencé à présenter le communisme non pas comme ce qu'il est, c'est-à-dire quelque chose qui vous prend les êtres, les enfants et les enfants de vos enfants pour les jeter dans un système dont on ne sort plus... On a présenté l'affaire sous l'angle de l'engagement dans le parti. Après tout, comme il n'était pas nécessaire de s'engager dans le parti, chacun pouvait dire : « Moi, ça ne me regarde pas, il n'y a que celui qui veut, qui y va ». Puis après on a introduit cette idée que l'on n'entrait pas au parti comme on voulait, rien qu'en le demandant, il faut y être admis. Jusqu'au jour où en fin de compte on a pu amener les gens à désirer y entrer, par étapes successives.

A ce sujet, dans un livre qui a paru il y a deux ans, et qui s'appelle « journal d'un combattant Vietminh » ' où tout n'est pas à accepter comme parole d'Evangile, il y a un passage qui est très intéressant parce qu'il décrit bien cet esprit qui se manifeste à la fin, lorsque la partie est gagnée, il s'agissait d'un Commandant. Ce Commandant était présenté sous un jour très favorable. On sent qu'il avait été un héros authentique : deux fois blessé, ayant tout sacrifié, femme, famille, foyer, pour se lancer dans cette bagarre... Un jour, après une blessure, il est envoyé au repos dans son village, et là il voit son ancien curé (car il était catholique). Il voit son ancien curé, jaune comme lui, celui-ci lui dit « Voyons Tiou », on m'a dit que tu étais communiste, est-ce que c'est vrai ? Et Tiou réfléchit un long moment. Puis, cet homme que l'on présente avec des qualités étonnantes, ce patriote qui avait versé son sang à plusieurs reprises, hésite un bon moment et lui dit : « Non, mon Père, je ne le suis pas encore parce que je ne crois pas encore en être digne ».

Messieurs, quand la propagande, quand l'action psychologique est arrivée à mettre ça dans la tête des gens, alors c'est fini, la bataille est gagnée et tout un peuple bascule dans un système. Pour combien de décades, Dieu seul le sait.

Voilà une technique bien menée à grande échelle pour un grand problème.

Passons maintenant, aux techniques adaptées à des cas plus modestes : la conversion des prisonniers à l'idéologie du système. Là, encore, la technique est relativement simple et je prendrai une comparaison que j'ai déjà donnée : la technique, c'est celle de la couturière à domicile. Cette couturière à domicile, vous lui dites : « Il faut me faire un manteau pour mon gosse, dans le pardessus du grand-père ». Eh bien si c'est une couturière qui fait bien son métier, dans un premier temps, que fait-elle ? Elle défait les coutures, elle enlève les doublures, elle enlève les

toiles, tout ce qui donnait à ce manteau du grand-père sa forme, sa caractéristique, son allure particulière, ou si vous voulez en terme technique, elle met le tissu à plat.

Puis dans un deuxième temps, elle redécoupe le costume nouveau en taillant dans ce tissu à plat comme si elle taillait dans une étoffe neuve. Eh bien, c'est la même chose, la mise à plat du prisonnier se fait en général sans qu'il soit nécessaire d'employer la brutalité systématique. La brutalité est quelquefois dans le système mais ça n'est pas obligé. On peut s'en tirer autrement. En fait, en Indochine, en alignant les gens peu à peu sur le train de vie des paysans de la rizière, sous un climat tropical, on commençait la mise à plat. Cette mise à plat était achevée par le fait que ceux qui se trouvaient dans le système étaient plongés totalement. C'était la mise dans le vide de l'être humain. On l'isolait pendant un certain temps de tout ce qui, affectivement, religieusement, intellectuellement, pouvait le relier au monde ou au passé. On le mettait dans le vide. Au bout d'un certain temps, sous le climat tropical, compte tenu du niveau de vie très bas, aux limites de la misère, ou bien l'être humain est mort et alors le problème est résolu, ou bien, il a besoin de tout ce qui lui reste d'énergie pour continuer tout simplement à vivre, pour ne pas mourir. Alors, dans cet être mis à plat, on taille l'homme nouveau, on le taille en introduisant les premières nouvelles, toujours vraies d'ailleurs mais artificiellement et adroitement tronquées, on présente les côtés de lumière, jamais ceux de l'ombre, les succès, jamais les revers. En général pour un certain nombre d'êtres, cela suffit.

Pour ceux qui étaient déjà un peu orientés ou qui possédaient une foi plus profonde, le travail était plus dur, plus complet : on employait le discuteur patenté. Un personnage venait et s'adressait à celui qu'on voulait convaincre en l'attaquant généralement sur un sujet qui l'avait profondément passionné dans le passé. L'officier des affaires indigènes et des affaires musulmanes était attaqué sur le problème colonial. Je pense à un chrétien et à la façon dont il a été abordé sur le problème chrétien, c'est lui-même qui me le racontait. Il m'a dit : « Au début les bras me sont tombés le long du corps quand j'ai vu ce Vietminh en face de moi qui m'a dit : « Ah ! vous avez de la chance d'être catholique, vous avez de la chance, si je n'étais pas ce que je suis, je voudrais l'être moi aussi, parce qu'au fond quand on y réfléchit, rien ne peut remplacer cet étonnant message d'amour que le Christ est venu apporter au monde ». Puis au bout d'un certain temps on arrive au problème du Pape italien. Pour aujourd'hui on en reste là, mais demain on recommence avec le pouvoir temporel, puis de fil en aiguille on poursuit. Eh ! bien, Messieurs, quand on est comme vous, comme moi, c'est-à-dire qu'on a dîné ce soir, qu'on est assis dans son fauteuil et plein de santé, on se dit, que résister à cela, ce n'est pas difficile. Il faut penser au préalable : **l'être mis à plat** dans le premier temps.

Là encore, il existe un excellent livre qui a été rédigé par un groupe de prêtres et signé du Père Dufay qui s'appelle « L'Etoile contre la Croix ». Dans ce livre qui se situe en Chine il est écrit ceci : « Nous avons vu par cette méthode des prêtres et de bons prêtres, être dans le schisme sans savoir à quel moment ils y étaient entrés, à quel moment, eux, prêtres catholiques formés aux dures disciplines du catholicisme avaient franchi la limite qu'on ne doit pas dépasser. Un peu plus loin, il disait comment faire : « Il faut prier » ça c'est son domaine, mais il disait aussi : « La seule façon que je connaisse de résister c'est de refuser la discussion, car quand on est dans ces conditions préalables, l'accepter c'est déjà être battu ».

Voilà des exemples de techniques, une grande technique, une petite, je vous dis tout de suite que, Dieu merci, passant d'une mentalité jaune à une mentalité blanche, il y a eu beaucoup d'erreurs de détail de commises et que ça a entraîné tout de même un assez grand nombre d'échecs. Je vous dis aussi qu'on n'a pas fait de statistiques. Tout de même, les anglais en ont fait, dans un Livre Blanc. L'auteur déclare à propos d'anglais qui ne sont restés prisonniers que huit mois : « Par ces méthodes, nous sommes obligés de reconnaître que 30 % des cadres prisonniers ont été suffisamment intoxiqués pour être à leur retour initialement classés comme sympathisants communistes ».

Ce dont il faut se réjouir c'est que les formules utilisées sous cette forme, ne résistent pas plus à un retour en France ou dans un milieu familial et professionnel que le hâle de la Côte d'Azur ne résiste au retour sous le climat parisien. Dieu merci ! Mais le problème n'est pas là, quand on est dans le bain et qu'on ne peut en sortir, alors, là l'efficacité est presque de 100 %.

Cette méthode de guère révolutionnaire, il faudrait tout de même la définir d'un peu plus près, avant d'aborder d'autres aspects de la guerre révolutionnaire qui nous intéressent dans l'immédiat : les aspects d'emploi tactique des forces de pacification dans de telles guerres.

Cependant, je ne voulais pas passer sous silence cette méthode parce qu'en fin de compte, il faut être dans le bain, il faut l'avoir senti pour savoir ce que c'est et pour se rendre compte contre quoi on est amené à lutter ; aussi **la meilleure façon d'être immunisé contre ce système, est-elle de le reconnaître quand il apparaît**. Or, vous le verrez apparaître partout, même sous des formes qui ne vous paraîtront absolument pas communistes, qui seront purement nationalistes. Vous le verrez apparaître parce que c'est une phrase de LENINE reprise dans tous les milieux communistes : « Nous savons, a-t-il écrit, que, temporairement dans certains conflits, nous devons être obligés de passer par l'intermédiaire du nationalisme bourgeois ».

Cette guerre révolutionnaire, je voudrais la dessiner comme on dessine un thème de manœuvre avant d'essayer de la résoudre, c'est-à-dire, de vous donner une espèce de scénario type de cette guerre révolutionnaire ou de la façon dont elle évolue dans sa forme à peu près parfaite, étant entendu qu'il y a des formes dégradées.

1°) — LE SCENARIO TYPE :

J'ai tracé ce scénario type en cinq phases. Dans une **première phase**, il n'y a rien : ça commence comme dans la Genèse. Au début il n'y a rien, rien pour tout le monde. Seules quelques personnes dont c'est le métier, particulièrement orientées, sentent qu'il va se passer quelque chose, le signalent à leur chef et naturellement ne sont pas crues. Puis, tout d'un coup, sans préavis, sans rien, des bombes éclatent, des attentats sont déchaînés et ceci se passe dans des conditions qu'on explique mal, ça se passe à la piscine, ça se passe au marché, ça se passe à la sortie de la messe d'onze heures, ça se passe contre tel monsieur si heureusement connu dans le pays ; à ce moment-là les gens se partagent en deux **camps**, celui qui cherche à expliquer, et qui dit : « Voyons, pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y avait dans la piscine ce jour-là, qui pouvait justifier cette bombe ? Ils n'ont rien compris. Les autres, ceux qui pensent juste — une infime minorité — ont déjà compris que, dans une affaire comme celle-là les quelques individus qui lancent l'affaire où tout est absolument artificiel et sans fondement feront en sorte que, dans quelques jours ou dans quelques semaines ou dans quelques mois, les opinions nationales, locales, mondiales soient enfin saisies de ce problème. Qu'aux observateurs attentifs les données de ce problème soient ou fausses, ou très artificiellement gonflées, ça n'a aucune importance : **il y a un problème.**

C'est la première phase.

Naturellement, la presse et la radio de tous les pays du monde avec ce goût du sensationnel viennent verser de l'eau au moulin. Elle fait le problème ou elle aide à le faire, avec ses grands titres.

Dans la **deuxième phase**, les attentats continuent mais prennent une tout autre forme. On tue à l'hectare, ou si vous voulez les attentats deviennent individuels et ils sont toujours exploités avec le papier, le papillon ou la phrase : «Voilà le sort réservé aux traîtres ».

Et là, les attentats ne s'appliquent qu'à des petits, à des modestes, à des humbles ! On ne cherche pas du tout à tuer le Général ou le Préfet. L'intérêt serait nul ! On va tuer le gardien de nuit, le garde forestier, le garde-champêtre, le gendarme de 2^e classe, le facteur rural, voilà ce que l'on va tuer. Pourquoi ? Parce que si les meurtres du Général, du Caïd, du Bachaga, ou du Préfet, n'atteindront pas la population, l'assassinat du garde-forestier l'intéresse au contraire énormément, parce que demain, ou après-demain, ce peut être le tour de n'importe qui. Et à ce moment-là se déclenchent naturellement des mesures policières, pas toujours adroites, des actes d'autorité quelquefois malencontreux et, ces crimes se poursuivant, il arrive un moment où la population se replie sur elle-même terrorisée jusqu'au jour où, quoiqu'il arrive, plus personne n'a jamais rien vu, rien entendu.

A ce moment-là, l'adversaire a gagné la deuxième phase, c'est-à-dire **la bataille pour la complicité du silence.** C'est à partir de ce moment-là que le scénario va s'élargir et il va prendre deux aspects, un aspect militaire et un aspect civil.

Sur le plan militaire, puisque plus personne n'a jamais rien vu ni rien entendu, les premiers éléments armés vont pouvoir apparaître. Ils n'auront qu'à se cacher du gendarme : ce n'est pas difficile. Ces premiers éléments armés vont d'abord être à peine différenciés du paysan qui cultive son champ ou du gardien qui garde son troupeau. Il sera un soldat de coin de rue, un soldat de village, un tout petit guérillero mais il pourra agir puisque plus personne ne le dénoncera, étant bien entendu que la complicité du silence s'entretient par quelques égorgements opportuns.

Du côté civil, à l'intérieur de cette masse préalablement rendue amorphe, seront glissés les premiers éléments actifs, les premiers commissaires politiques, le ferment qui va faire lever la pâte, qui va transformer pour certains la passivité en activité puis en élan : c'est la **troisième phase.**

A la **quatrième phase**, nous assistons à une période de transition ou de différenciation des éléments. Du côté militaire, les premiers éléments armés commencent à prendre forme de section ou de compagnie, qui vont se battre un petit peu plus loin que le village, qui peuvent déjà aller à deux, trois, quatre, cinq, dix villages plus loin. Puis du côté civil, ces éléments, ces noyaux actifs vont commencer à se différencier eux aussi. On va voir apparaître ceux qui s'occupent plutôt des problèmes d'argent, ceux qui s'occupent plutôt des problèmes d'autorité ou de justice.

Enfin dans la **cinquième phase** le système atteint sa perfection. Sur le plan militaire vont apparaître les premiers éléments réguliers lorsque quelques préalables seront acquis. Quand on passe du supplétif au régulier on passe de celui qui cultive son champ pour vivre en étant soldat temporairement à celui qu'il faut nourrir, habiller, loger, payer. Il faut donc qu'il y ait quelque part une certaine population support, support logistique de cet élément armé permanent. Il faut donc avoir en main cette population support et qu'elle soit sûre, donc qu'elle soit déjà contrôlée et soumise aux techniques des hiérarchies parallèles.

Du côté militaire l'armée apparaît à trois étages (car les deux étages antérieurs restent) : guérillas, troupes provinciales et troupes régulières, les deux plus basses servant à protéger la troupe régulière qui, elle, est gâtée. Enfin du côté civil, la différenciation se poursuit à l'extrême, on voit apparaître les trésoriers, on voit apparaître les juges de paix. Finalement, le but que recherche l'adversaire c'est de faire qu'à côté de chaque personnage officiel se trouve comme une ombre, un personnage bis qui le double et qui peu à peu le vide de sa substance de personnage officiel en rendant inexécutoires toutes ses décisions. A ce moment-là, Messieurs, lorsqu'on a laissé les choses en arriver là, l'autorité et la force ont changé de camp. On peut toujours reprendre les questions en main, bien sûr, même quand on est arrivé là. Seulement, à ce moment-là, il n'y a peut-être pas besoin d'un Général, ni d'un Préfet, il vaut mieux un boucher. Dieu merci, on n'en est pas toujours là, on n'en est pas là partout.

Comment donc vont se poser les problèmes d'études militaires et politico-militaires en partant de ce scénario type ? Toujours d'après les principes de cette guerre révolutionnaire que j'ai placée en fond de tableau. Sur ce plan, il y a trois types de mesures à prendre : des mesures politico-policières (ce n'est pas notre rayon) ; des mesures d'ordre psychologique et des mesures de propagande. Ce sont celles-là qu'on vous traitera ici même dans les conférences suivantes et des mesures d'emploi tactique des forces de pacification dont je vous parlais tout-à-l'heure. Je vais cependant vous dire un mot des formules de l'arme psychologique et de son organisation, pour que vous compreniez mieux ensuite comment dans les conférences suivantes vont s'articuler les moyens et les procédés.

Je suis parti de cette idée qu'à notre époque et dans des guerres comme celle-là il n'y a plus de problèmes militaires qui se présentent aux chefs sans incidence civile, sans un aspect psychologique soit de protection de nos amis, soit de dégradation du moral de l'adversaire, sans un aspect information — dans une guerre comme celle-là il faut informer de façon à avoir l'opinion générale pour soi — sans avoir à toucher certains réflexes sociaux car nous sommes devenus des êtres sociaux qui réagissent à tout sous l'angle social. Certaines mesures qui présentent un aspect mauvais sous l'angle social sont plus mauvaises pour la conduite de la guerre que certains obus ou certains canons.

Affaires civiles, psychologiques, informations, questions sociales, il y a place là-dedans aux échelons élevés du commandement pour ce que j'appelle le troisième homme. Traditionnellement, il existe aux échelons élevés du commandement, pour aider le chef à penser et à décider, deux sous-chefs, le sous-chef tactique qui présente les problèmes opérationnels et le sous-chef logistique qui soutient ces problèmes opérationnels. C'en est fini, ou il faut que ce soit fini. Il faut qu'apparaisse un troisième homme au même plan que les deux autres qui, lui, présentera tous les aspects humains, le support humain de la guerre, non pas lorsque la décision est prise, lorsque tout est terminé pour dire : « Arrangez-vous pour que ça colle » non ! mais au moment de l'élaboration de la décision. Le Chef en tiendra compte, beaucoup, un peu ou pas du tout, en fin de compte c'est lui qui décide et une fois qu'il a décidé tout le monde a assez de souplesse intellectuelle pour faire que la décision qui est prise soit appliquée aussi bien que si c'était la sienne même qu'on avait choisie. Mais c'est au stade de la décision que ce personnage doit intervenir dans la guerre révolutionnaire pour dire chaque fois « C'est comme cela qu'il faut faire ».

Je pourrais vous donner des exemples à l'infini, je vais vous prendre simplement un exemple d'action psychologique défensive. Cet exemple est tout simple. Vous avez un bataillon qui est à Châlons-sur-Marne, vous l'envoyez au camp de la Courtine. Voilà un travail qui se fait tous les jours, que fait-on ? Un ordre sur les exercices, les tirs, les manœuvres qu'il va faire, puis un deuxième ordre qui dit : « On t& se déplacer de telle façon ». Voilà l'aspect tactique, l'aspect logistique et on reste là. Or, pendant trois semaines ou six semaines pour ce bataillon, il va se passer quelque chose d'extraordinaire : il va devenir nomade, avec tout ce que le nomade apporte de formateur dans la vie. Je m'excuse j'ai été cinq ans méhariste et je crois à la vertu formatrice du chameau ou du dromadaire, mais c'est parce que, entre un nomade et un sédentaire, il n'y a pas de comparaison : On nous donnait des sous-officiers qui étaient comme tous les autres, du tout-venant... Il n'y avait pas six semaines qu'ils étaient méharistes qu'on ne les reconnaissait plus ! C'étaient des lions ! Eh bien là pendant six semaines les hommes vont devenir nomades. Il va encore se passer autre chose d'extraordinaire : les chefs vont vivre près des hommes. En garnison, ça ne se passe jamais ou ça ne se passe plus depuis qu'on nous a motorisés : le chef ne monte pas dans le même véhicule que ses soldats. Et puis il va se passer encore autre chose : les habitudes de garnison vont être rompues il n'y aura plus la petite amie, il n'y aura plus le cinéma, il n'y aura plus la sortie au café du coin tous les soirs, mais il y aura de longues soirées qu'il faudra meubler. Eh bien ! si tout cela était pensé, et non pas laissé au débrouillage (car il y a toujours des gens qui se sont débrouillés face à ces problèmes) ; mais si c'était pensé, ordonné et bien ordonné, au bout de six semaines vous récupéreriez un bataillon qui aurait tiré, bien sûr, qui aurait mangé aussi, mais, il aurait changé de gueule, ce serait un autre bataillon et c'est plus important même que les tirs qu'il aurait fait, croyez-moi.

Un autre exemple : le hasard a voulu qu'il y a deux ans j'assiste à une de ces premières opérations qui se sont passées dans une zone montagneuse d'Algérie, où on avait voulu voir ce qu'il s'y passait. C'était un grand « ratisage » qui avait groupé près de dix ou douze mille hommes et ça ne s'est d'ailleurs pas mal terminé au fond : on avait tué une cinquantaine de rebelles, on aurait très bien pu ne rien tuer du tout. C'était donc plutôt un succès. Seulement la propagande rebelle s'en est emparée sous une forme qu'on aurait fort bien pu prévoir : « Faut-il que vous soyez bêtes pour vous mettre à douze mille pour tuer cinquante types ».

Dans certaines unités nord-africaines, les désertions ont augmenté après ce qui avait été un succès ! Eh ! bien, Messieurs, on pouvait le prévoir. S'il y avait eu un officier, ce troisième homme dont je parlais tout à l'heure, il pouvait prévoir cette réaction, il pouvait l'orienter, il fallait qu'apparaisse un « ordre » rédigé de façon telle que chacun des combattants, qu'il ait ou qu'il n'ait pas tué un rebelle, ait l'impression d'avoir gagné la guerre à lui tout seul. Et c'était possible. J'en parlais au Général qui avait dirigé cette opération. Il me disait « Oui, au fond mon idée c'était de vaincre la peur qu'inspirait à tout le monde ce grand massif où on n'était pas allé. Ce massif c'était quelque chose comme l'enfer de Dante ! Je voulais qu'on y aille pour surmonter cette terreur : « Eh bien, ai-je dit, il fallait le dire ». Si dans l'ordre, on avait dit aux gens, « cette terreur on va aller la voir et on va bien voir ce qu'ils vont nous faire, et combien « ils » vont nous en tuer ». Non seulement « ils » ne nous en avaient pas tué, mais c'est nous qui en avons tué : c'était un succès pour tout le monde.

Ce ne sont là que des cas d'action. Une instruction provisoire pour l'emploi de l'arme psychologique mise au point par l'Etat-Major des Forces Armées, est déjà parue. Elle se situera dans l'enseignement militaire à côté de l'instruction pour l'emploi de l'arme blindée ou de l'instruction pour l'emploi de l'artillerie. Viendront ensuite les règlements particuliers et les notices particulières techniques.

Ceci je le sais, posera des problèmes d'option, il faut toujours opter dans la vie, cela mènera peut-être à supprimer certains bataillons. Que voulez-vous, en 14-18 nos pores ont eu aussi des options, ils ont fabriqué des chars de combat et une aviation en dissolvant la cavalerie. Ils ont gagné la guerre avec les chars de combat et de l'aviation, ils ne l'auraient probablement pas gagnée avec la cavalerie.

Voilà donc les premières données de base de cette arme psychologique qui va naître dans l'armée française et qui naîtra probablement de façon plus parfaite et plus complète, je pense, que dans aucune autre armée moderne du monde, sauf peut-être les armées communistes qui ont par leur régime un avantage sur nous.

Mais l'erreur qu'il faut éviter, c'est de croire que c'est une formule magique, une boule de cristal devant laquelle on fait des signes cabalistiques et on reçoit la victoire sans avoir combattu et surtout sans s'être mouillé. Non, il reste à appliquer les méthodes, à travailler, à apprendre, à utiliser tous les moyens possibles, c'est-à-dire les images, les bandes magnétophones, la parole, les lectures, les journaux, les revues, les brochures, les tracts.

Dans ce domaine, les productions à l'échelon national qui sont sous mon contrôle, comportent une Revue Militaire qui s'appelle « La Revue Militaire d'Information » dont, le tirage est de plus en plus important, elle devient l'élément-clé de réflexion des cadres officiers. Il y a le journal de la troupe, qui est le « BLED », il est actuellement le plus gros tirage des hebdomadaires de France, avec 350 000 exemplaires par semaine et quatre éditions y compris l'édition en langue arabe.

Utilisation de la photographie. Au lieu de faire des photos qu'on encadrerait, qu'on trouvait surtout dans les bureaux des chefs comptables, il a été décidé que les photographies seraient utilisées pour servir une idée, rien qu'une idée, c'est-à-dire que chaque fois douze, quinze, vingt photos ne servent qu'une idée. On en tire 10 000 exemplaires de façon que toutes les casernes, tous les centres de réunion, tous les coins de marchés d'Afrique du Nord puissent les avoir.

Je voudrais dire un mot maintenant de l'emploi tactique de la radio et du cinéma ; ils fonctionnent non seulement à l'échelon national mais aussi à tous les échelons, à vos échelons. Si un jour vous aviez à le faire vous disposeriez d'un certain nombre de productions centralisées, et en plus de- la radio et du cinéma, des spectacles Son et Lumière et des bandes magnétophonées. Il est possible de se procurer tout cela à l'échelon national, mais toute une action de détails est à faire sur place car j'ai vu des tracts que j'avais trouvés excellents dans le Constantinois et qu'il a fallu retirer de Kabylie. Là encore, il ne faut pas tout attendre du Bon Dieu et de l'échelon national, il faut que tout le monde s'y mette à tous les échelons.

Voilà donc ce cadre de travail psychologique. Je vais maintenant parler de **l'emploi des troupes de pacification** dans une guerre révolutionnaire, non pas en vous donnant des recettes de cuisine, nous n'en sommes pas là, mais au moins quelques-uns des principes que je voudrais voir appliquer et qui me paraissent essentiels dans une guerre révolutionnaire.

Le premier de ces principes, c'est la **suprématie incontestée du territorial sur l'opérationnel**. Je m'explique. Bien sûr, il faut courir après les bandes, il y aura des gens pour cela (le moins possible). Dans la guerre révolutionnaire le condottiere c'est un malheur, les croix de guerre aussi parce que pour avoir une croix de guerre on fait le condottiere. En réalité, celui qui est le maître dans la guerre révolutionnaire c'est celui à qui on a donné un pré carré et qui, à l'intérieur de ce pré carré, considère que c'est sa chose. Il traite de tout là-dedans et s'il a besoin de renfort on lui envoie un bataillon, deux bataillons, trois bataillons, un groupe d'artillerie, deux groupes d'artillerie, de l'aviation... Mais c'est lui et lui seul qui commande ce pré carré et qui prend tout, sous sa coupe.

Les opérationnels ce sont les domestiques, à la botte voilà comment ça doit être dans la guerre révolutionnaire : suprématie incontestée du territorial sur l'opérationnel.

Deuxième point : Il va falloir repenser toutes nos façons d'éduquer nos soldats et de les choisir. On a pris l'habitude d'instruire un soldat, vous le savez, dans des missions individuelles d'abord, puis après, on le fait combattre dans un groupe de combat, puis dans une section, puis dans une batterie ou dans une compagnie, puis dans un bataillon ou dans un escadron, le fin du fin étant de l'amener dans un groupement tactique ou dans un groupement blindé. Eh bien ! dans la guerre révolutionnaire, c'est juste le contraire. Une troupe est d'autant meilleure, en guerre révolutionnaire que son « unité de mission » est plus petite. J'appelle « Unité de mission » le plus petit groupe d'hommes qui soit capable de vivre, de marcher et de combattre deux, trois quatre, cinq jours sur les arrières de l'adversaire et chez lui, **tout seul**. Le fin du fin étant naturellement l'homme seul, celui au-dessous duquel on ne peut pas descendre, car l'homme seul tue et ne craint rien : il n'est jamais pris.

C'est vers ces unités aussi petites que possible, d'hommes d'élite aptes à la guerre révolutionnaire qu'il faut que nous orientions nos formes d'instructions.

Troisième point : Il faut sélectionner les gens à rebours. Nous avons pris l'habitude de sélectionner les gens à la qualité du matériel servi. Le plus intelligent fait marcher le radar, le plus bête est voltigeur. Que nos ingénieurs se montrent donc capables de faire des radars qui marchent avec des imbéciles ! C'est le plus intelligent qui doit être voltigeur dans cette guerre révolutionnaire vous le sentez comme moi.

Il y a encore **le principe de la souplesse des effectifs** ou si vous voulez la loi de l'effectif double. Dans un coin, quand un adversaire vous est opposé, vous évaluez ce qu'il peut représenter. Si vraiment vous pensez qu'il peut arriver normalement par petits paquets de six à douze hommes, eh bien vous devez vous implanter par vingt quatre, pas plus et il doit y avoir autant de postes de 24 hommes que vous pouvez en mettre avec vos effectifs. Comme ça, il y en aura toujours six qui seront dehors, ils seront toujours au moins égaux à l'adversaire. Et puis quand on a cassé la position de l'adversaire, quand on l'a démantelée en un certain nombre de paquets qui ne sont plus par exemple que de la valeur d'une section, il faut tout de suite que votre dispositif se remanie pour suivre éternellement cette mouvance de l'adversaire dans un sens comme dans l'autre d'ailleurs.

Enfin l'emploi tactique des troupes de pacification suppose qu'à tous moments on commande, c'est-à-dire qu'on ne se laisse jamais gagner à la main en particulier pour des questions d'autorité même par ses meilleurs subordonnés. Les meilleurs souvent vous gagnent à la main dans certains problèmes de pacification parce qu'ils y vont trop fort ou parce qu'ils vont trop loin alors que ce n'est pas politique à ce moment donné ou sur ce point donné.

Les faiblesses de certaines de nos organisations en guerre révolutionnaire viennent de ce que nos réglementations sont mal adaptées à cette guerre, ce qui fait qu'on tolère certaines choses qu'on ne peut pas, qu'on n'ose pas mettre dans les règlements, et, les ayant tolérées, on ne sait plus où s'arrête la tolérance. Eh bien, c'est aux chefs à prendre la responsabilité de la tolérance, à accepter, mais à s'en tenir là et rien que là, et à ne jamais se laisser dépasser.

Voilà certains des principes de cette guerre révolutionnaire. Je pourrais les résumer dans une espèce de slogan qui ne sera peut-être pas tout-à-fait vrai, mais qui serait plus facile à retenir et qui en fin de compte fait image. On ne fait pas une guerre révolutionnaire avec une armée endi visionnée, on ne fait pas une guerre révolutionnaire avec une administration de temps de paix, on ne fait pas une guerre révolutionnaire avec le code Napoléon.

Messieurs, au moment de conclure, je voudrais simplement vous dire mon sentiment. Mon sentiment, voyez-vous, c'est que tout cela s'étudie, se travaille, s'applique ; nous avons des chefs et de bons Chefs, nous avons toute une jeunesse ardente qui ne demande qu'à suivre ; tout cela n'est pas difficile au fond. Je crois que nous allons y arriver. Il faut que nous soyons aidés par vous tous et par une opinion ; car, voyez-vous, je vous ai dit ce que je pensais des arrières et les arrières c'est vous, et chacun de vous doit être un apôtre de cet arrière si je vous ai convaincus, 2 000 aujourd'hui, vous qui êtes 2 000 cadres de la Nation comme de l'Armée, c'est pour que vous rayonniez autour de vous ces mêmes idées que j'ai essayé de faire rayonner sur vous. Nous sommes de nombreux officiers à penser que nous n'aurons peut-être pas de guerre atomique, que nous n'aurons peut-être pas de guerre conventionnelle, mais des guerres révolutionnaires, hélas, nous en aurons beaucoup, nous en avons déjà ; nous ne faisons que cela.

Alors, on voudrait bien que ça ne se termine pas toujours à GENEVE.

